

« Un autre jour sans vent » : un oratorio pour clore le 75e anniversaire de la libération des camps nazis

Dimanche 7 novembre, la journée de commémoration organisée aux Tanzmatten pour célébrer le 75e anniversaire de la libération des camps nazis s'est terminée par l'oratorio *Un autre jour sans vent* de la compagnie EchoGraphe. Succédant à ce spectacle inspiré par *La Douleur* de Marguerite Duras, Daniel Lemler, psychiatre et psychanalyste, a ensuite dirigé un débat avec le public.

Par Grégory BUFFAUT - 7 nov. 2021



Violaine-Marine Helmbold, interprète de l'oratorio, a offert une performance vocale où le rythme des mots revêtait une importance primordiale. Photo L'Alsace /Gregory BUFFAUT

Une chaise, une bouteille d'eau et les pieds nus. La comédienne et chanteuse Violaine-Marine Helmbold, unique interprète de l'oratorio *Un autre jour sans vent*, ne s'embarrasse pas de fioritures pour communiquer au public la force du propos et des émotions véhiculés dans le recueil de Marguerite Duras. Par la seule puissance de sa voix, par un travail sur l'intonation et le rythme des mots, l'artiste confie s'intéresser aux manières d'imbriquer texte et son.

Un tumulte intérieur assourdissant

La Douleur, recueil en partie autobiographique, relate l'attente insupportable de Marguerite Duras après l'arrestation de son mari, Robert Antelme, durant la Seconde Guerre mondiale. Une attente interminable, insupportable, qui aliène la pensée du personnage. Avec *Un autre jour sans vent*, celle-ci se mue sur scène en un soliloque confus, haché, désordonné, trahissant un tumulte intérieur assourdissant : « il faut que j'arrête ce battement dans mes tempes », exprime le personnage sur un ton cassé, étranger à tout rythme de parole sain.

De fortes expirations poussées par l'interprète interrompent bientôt incessamment le flot des mots, reflet d'un cœur qui ne bat qu'au rythme d'une obsession. Robert. Est-il déjà mort ? Est-il dans un camp, dans un fossé, va-t-il ouvrir la porte du domicile dans cinq minutes ?

Bientôt le discours confine presque à la paranoïa : « je n'ai plus que des ennemis », laisse échapper la protagoniste. Le déni de la mort et l'absence de deuil s'invitent : la femme, dans un instant de lucidité, relate le cas de cette « mère qui défie Dieu », qui achète toujours vivres en grandes quantités

et prépare quotidiennement les affaires de sa fille, déportée dans un camp. Face à l'absurdité de cette Seconde Guerre mondiale et au jeu des grandes puissances, le personnage ne peut qu'afficher son désarroi : « Le monde entier regarde la montagne de morts offerte par la créature de Dieu à son prochain. »

Quand, enfin, Robert rentre, le soulagement laisse place à l'objectivité du constat. Le mari, transformé par la guerre et les privations, revient en étranger aux yeux de sa femme : « la connaissance est là, que cet inconnu c'est lui, Robert, dans sa totalité », dit alors l'épouse dans une tristesse qui disparaîtra doucement avec le temps.

Les nazis : des gens ordinaires

Le spectacle achevé, Daniel Lemler s'est fait analyste de la pièce et par extension de l'œuvre de Duras : « Son texte a réussi à rendre compte du réel, qui existe en nous en-deçà. » La confrontation entre les deux états d'esprit du personnage est intéressante : « Dans l'attente, elle est seule vis-à-vis de ses fantasmes. Quand Robert rentre, elle devient observatrice », explique le psychanalyste.



Daniel Lemler, psychanalyste et psychiatre, a mené un débat sur les traumatismes vécus au retour des camps nazis et les leçons à en tirer. Photo L'Alsace /Gregory BUFFAUT

Le texte de Duras pose aussi, explicitement, une critique de la politique de De Gaulle qui, souhaitant que la France se relève et aille de l'avant, a selon l'auteure balayé un peu trop vite l'enseignement à tirer de cette guerre : « Quel est notre héritage de ce qui s'est passé ? » demande Daniel Lemler. « Aujourd'hui, avec notre société, on passe d'instant de voir en instant de voir. Mais on doit prendre le temps de comprendre. Ce que les génocides comme la Shoah nous enseignent, c'est l'espèce humaine : les nazis, les meurtriers dans les camps, c'était des gens ordinaires. »

Et de dresser un constat, terrifiant, illustrant à quel point le Troisième Reich et les horreurs qui en découlèrent ne furent en rien un événement que l'on doit considérer comme extraordinaire ou irréaliste : « Il ne faut pas oublier qu'Hitler est arrivé au pouvoir en toute légalité. C'est là tout le danger : que cela se reproduise », martèle Daniel Lemler au terme de son argumentation.